

Ces longs mois de crise sanitaire et de confinement strict ont éprouvé plus ou moins profondément les corps et les âmes de nombreux Français.

Beaucoup ressentent des difficultés à se relancer dans la vie, à réinventer leur relation aux autres et à trouver de nouveaux équilibres intimes et collectifs.

Les Madrilènes retrouvent leur art de vivre avec prudence, et les New-Yorkais réinvestissent les rues de la «Grosse Pomme».

Des Français fragilisés mais pleins de ressources

— Après trois mois de crise sanitaire, décrite comme un «*fait social total*» par les sociologues, les Français restent imprégnés d'un profond sentiment de vulnérabilité.

— Voyage au cœur d'un pays qui se déconfiner, entre impatience d'être en vacances et craintes pour l'avenir.

À regarder la scène, on pourrait croire que rien n'a changé. À Paris, au parc Montsouris, Mauricette est revenue nourrir les cygnes. La vieille dame, blazer et cheveux blancs coiffés en arrière, appelle «Julia» au milieu des promeneurs et des poussettes, sous un doux soleil de juin. C'est l'attraction, ce samedi. Le volatile sort de l'eau, s'approche de la dame qui extirpe de son sac à main un sachet plein de pain. Elle glisse un morceau dans sa bouche que le cygne attrape d'un coup de bec agile. Des enfants s'approchent, tirant par la manche des parents amusés par la scène. La vieille dame est aux anges. Il fait bon vivre ce matin-là.

Pourtant, il suffit de tendre une oreille, d'écouter les conversations, pour que le voile se déchire. «*Comment s'est passé le confinement chez vous... Et votre maman, comment ça va ? Les gens ne mettent pas de masques, regarde, c'est n'importe quoi... Les vacances ? Oh, je ne sais pas trop...*». Trois mois de crise sanitaire sont

passés par là. On sent bien une légèreté, une joie à retrouver les parcs et les terrasses de café. Mais le soleil, qui inonde la capitale en ce début d'été, ne réchauffe qu'à moitié nos âmes bousculées. Ici, comme ailleurs, comment allons-nous, au fond ? Des études se sont penchées sur les plus fragiles, mais qu'en est-il des autres, des Français «lambda», de cette majorité «sans problème» mais percutée elle aussi ?

«*L'inquiétude reste dans la tête de chacun*», souligne Jérôme Fourquet, le directeur du département opinion à l'Ifop, qui vient de publier les résultats d'une «immersion» auprès de Français confinés (lire ci-contre). Au pic de la crise, 85 % des Français se disaient inquiets de l'épidémie, le chiffre a baissé, mais ce sentiment concerne encore les deux tiers de la population. L'analyste parle de «*fait social total*» pour définir cette crise, tandis que Gilles Finchelstein, le directeur général de la Fondation Jean-Jaurès, note que «*l'ir-*

« Même sans avoir été malades, nous avons été affectés très directement par la crise, contrairement aux attentats de 2015, par exemple. »

ruption de la peur a constitué un phénomène social massif. 62 % des Français ont reconnu avoir eu peur de mourir et 64 % avoir souffert de troubles du sommeil». Les chiffres de l'assurance-maladie, début mai, en donnent une illustration, avec une hausse de la consommation d'hypnotiques (de près de 7 % la première semaine du déconfinement) et d'anxiolytiques (+ 1,2 %).

Annie et Jean ne sont pas allés jusqu'à prendre des médicaments. Mais tous deux, âgés de 72 ans, se



disent soucieux depuis l'apparition du Covid-19. «*À notre âge, on est en première ligne*», confie Annie, ancienne aide-soignante, qui se sent plus fragile qu'auparavant. «*Ce virus est invisible, sournois*», souffle la retraitée, d'autant plus inquiète qu'elle vient de quitter sa maison de Vendée pour passer quelques jours à Paris. «*On est venu voir mon beau-père de 96 ans. Mais je suis effarée du comportement des gens, ici. Les Parisiens*

semblent vivre comme s'il ne s'était rien passé!» Jean s'insurge contre les «*attroupements, les passagers sans masques dans le bus*»... Dans les rues de la capitale, le couple redouble de prudence.

De fait, «l'irruption» de la peur laisse forcément des traces, estime le sociologue et consultant Alain Mergier – pas seulement chez les plus âgés. «*Les entretiens qualitatifs que je mène auprès d'une trentaine de personnes montrent qu'un profond sentiment de vulnérabilité a gagné les Français. Même sans avoir été malades, nous avons été affectés très directement par la crise, contrairement aux attentats de 2015, par exemple.*» Cette fois, l'expérience est charnelle. Et d'autant plus violente que «*notre société vit habituellement dans la dénegation de la mort, de la fragilité des corps. Mais là, nous avons été débordés. Et nous n'en sortons pas indemnes*», rappelle Alain Mergier. Cette ●●●

repères

Déjà de nombreuses études

Plusieurs notes, études et livres fournissent de précieuses données sur le vécu des Français durant ces mois de crise sanitaire.

En immersion. Enquête sur une société confinée, de Jérôme

Fourquet et Marie Gariazzo, Seuil, 224 p., 18 €.

De la distanciation sociale à la distanciation intime, d'Anne Muxel, Fondation pour l'innovation politique, juin 2020 (fondapol.org).

En qu(o) i les Français ont-ils confiance aujourd'hui ?, Cevipof, Baromètre de la confiance politique,

vague 11 bis, avril 2020.

« Conditions de vie pendant le confinement », Insee Focus n° 197, juin 2020.

« Le confinement amplifie l'aspiration à ralentir son rythme de vie », Crédoc (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie), mai 2020.

Pat sur son vélo près de la gare de l'Est (à g.), Nicolas et Zao, avec des masques artisanaux du Vietnam, à Paris le 7 avril. Bruno Levy/Divergence



●●● expérience, vécue « dans la chair », Anne Muxel l'analyse, elle, sous le prisme de l'intimité. Auteur d'une note pour la Fondation pour l'innovation politique (voir les repères), la directrice de recherches (CNRS-Sciences-Po) a voulu explorer la manière « dont la crise avait modifié, en profondeur, notre relation aux autres. L'inconnu dans la rue, mais aussi nos très proches ». Pour elle, « les notions mêmes de "distanciation sociale" et de "gestes barrières" en disent long sur la reconfiguration des seuils et des frontières délimitant notre espace personnel de toute intrusion de l'autre, devenu potentiellement dangereux et contaminateur. »

Surtout, quelle empreinte laissera une crise qui conduit « à se méfier de son conjoint, de ses propres enfants » ?, interroge-t-elle. Voilà trois mois qu'Annie n'a plus embrassé ses petites-filles, Manon et Gaëlle, par peur de la contagion... « Il y aura une mémoire de cela », in-

Quelle empreinte laissera une crise qui conduit « à se méfier de son conjoint, de ses propres enfants » ?

dique la chercheuse, qui estime « le pari d'une distanciation sociale (...) à double tranchant ». Il peut « nous amputer d'une partie de notre vitalité et de notre confiance affective, en obérant la prise de risque » qui en est un ressort ; ou bien, au contraire, nous pousser à nous réinventer.

Annie le raconte, en retrouvant une douceur dans la voix. Avec Gaëlle et Manon, il y a eu beaucoup d'appels, de SMS. Avec Gaston, son

beau-père très âgé, du courrier. « Comme il aime la nature, on prenait des photos de notre jardin, des rosiers, des rhododendrons et on lui envoyait. » Gaston a répondu de sa main fragile et incertaine par une carte postale. Les liens n'ont jamais pas été rompus. Loin de la Vendée, Muriel, 54 ans, en parle elle aussi. Elle est esthéticienne dans un village de l'Oise. « Ce qui a énormément compté, ce sont les appels de mes clientes pendant le confinement. Elles prenaient des nouvelles et me rassuraient en disant : "Ne vous en faites pas, on reviendra dès l'ouverture du salon !" »

Muriel en avait besoin. Et elles sont revenues, ses clientes, depuis trois semaines. Du baume au cœur face aux mois douloureux qui s'annoncent. « Vous imaginez, du jour au lendemain, tout s'arrête... J'ai fermé sans trésorerie, la première semaine, c'était la panique, je ne savais pas comment j'allais

Suite page 4. ●●●

ou d'ailleurs

A Madrid, l'épée de Damoclès du virus



Malgré des conditions encore difficiles, les Madrilènes retrouvent leurs rues et certaines de leurs habitudes, tout en prudence.

Madrid
De notre correspondante

Sur la place Malasana, dans le centre-ville, les Madrilènes ont réinvesti les terrasses et repris leurs joyeuses habitudes. Sandra, la quarantaine, est sur le point de partager quelques tapas avec deux amies : « Nous avons retrouvé notre vie sociale, partager un verre avec des amis, la famille. De Madrid à la pointe sud du pays, là où le climat le permet, nous vivons dans la rue, c'est essentiel. » Ce besoin de descendre dans la rue reste si vital ici que, pour Sandra, le grand changement n'est pas tant la fin de l'état d'alarme depuis dimanche et la possibilité de se déplacer librement en Espagne, que « se balader dans la rue et s'asseoir à une terrasse ». Les nouvelles libertés de mouvement ne changeront pas grand-chose pour cette jeune femme. « J'attendrai même encore pour aller voir ma grand-mère en Navarre, j'ai peur de la contaminer », craint-elle.

Le mot est enfin lâché. Derrière le retour à la vie des Madrilènes, derrière le « Qué tal ? » (comment ça va ?) quotidien, se cache non pas une explosion de joie libératrice mais un mélange subtil de soulagement mêlé à une grande prudence. Maria del Polar, 76 ans, arpente les rues chic du quartier de Salamanca avec une amie. Cette année, pas question de bouger de Madrid pour les vacances : « Je comprends que pour beaucoup de monde, le confinement a été rude car les appartements sont petits, mais maintenant, il faut vraiment faire attention, d'autant plus que le gouvernement nous rabâche tout le temps qu'en septembre, on recommence avec ce virus. » Il suffit de regarder autour de Maria del Polar pour comprendre à quoi ressemble « la nouvelle normalité », une expression un peu barbare du gouvernement pour expliquer la vie après le Covid-19 et qui provoque

parfois un sourire moqueur ou une grimace chez les Espagnols.

La nouvelle normalité depuis la fin de l'« état d'alarme » dimanche, c'est d'abord de porter un masque pratiquement tout le temps. « C'est comme les clés ou les lunettes, il ne faut jamais l'oublier », glisse Maria del Polar dans un sourire que l'on devine derrière son masque FFP2. Obligatoire dans tous les endroits fermés et à l'air libre quand la distance de 1,50 mètre ne peut pas être respectée, le masque est entré dans les habitudes, d'autant qu'un oubli peut entraîner une amende de 100 €. Parcourir les rues de la capitale remplies d'habitants masqués rappelle sans cesse que le virus rôde, comme le gel hydroalcoolique à l'entrée et à la sortie de toutes les boutiques dont certaines prennent même la température des clients. Autant dire qu'il est difficile d'échapper à une ambiance aussi pesante.

Obligatoire dans les endroits fermés et à l'air libre quand la distance de 1,50 mètre ne peut pas être respectée, le masque est entré dans les habitudes.

Paloma, habituée à voyager, essaie de s'en échapper en Andalousie, à la plage, « pour déconnecter un peu ». Se sentant plus tranquille, constatant que « l'on peut enfin faire des choses », elle se dit que « mieux vaut bouger maintenant, avant l'automne, où ce sera peut-être plus compliqué ». « Mais je vois bien que ce n'est pas une explosion de joie, mon entourage reste prudent, mes amis ne sont pas pressés d'aller boire un verre en terrasse », souligne-t-elle. Les Madrilènes vont devoir vivre des mois encore sous cette cloche Covid-19, car la région ne permettra que 75 % d'occupation dans les endroits commerciaux et culturels jusqu'à ce que l'alerte sanitaire soit levée, autrement dit jusqu'à ce qu'un traitement soit trouvé. Prudence et respect, donc, face à la pandémie : on comprend mieux les Espagnols lorsque l'on regarde la surmortalité entre mars et mai par rapport à la même période en 2019, en hausse de 56 % dans le pays et 161 % dans la région de Madrid. L'épidémie ressemble ici à une épée de Damoclès.

Valérie Demon

●●● Suite de la page 3.

m'en sortir.» Les 3 000 € versés par l'État lui ont permis de régler les traites, l'incompressible... Mais il fallait manger. «J'ai vendu des produits de beauté à distance, pour 500 €, qui m'ont permis de tenir en mars et avril... Et j'ai négocié un délai pour mon loyer. Heureusement que je n'ai pas d'enfants», confie l'esthéticienne, qui travaille de 8 à 20 heures pour remonter la pente.

Beaucoup de fatigue et moins d'argent. «Sur 12 heures, j'en passe trois à faire le ménage, pour tout désinfecter après chaque cliente, même une épilation de sourcils. Et pendant ce temps, il n'y a pas d'argent qui rentre...» Comme pour beaucoup de Français, l'angoisse économique est venue s'ajouter à l'angoisse sanitaire. L'Insee rappelle ainsi qu'«un tiers des personnes en emploi a subi une restriction d'activité susceptible de réduire le revenu du travail», tout en précisant que «les personnes en emploi aux revenus modestes ont été les plus touchées». Selon l'institut, «20 % des personnes disent que la situation financière de leur ménage s'est dégradée».

De quoi renforcer les fractures du pays. «La perception des inégalités a été renforcée par cette crise», précise Jérôme Fourquet, dont l'étude met ainsi à mal l'image d'une France qui aurait fait bloc face à l'épidémie. «Le clivage entre une France d'en bas et une France d'en haut (...) semble toujours à l'œuvre», écrit-il, d'autant que «le sentiment de vulnérabilité sociale,

«Après avoir été enfermé pendant deux mois, cela ne va pas forcément de soi de ressortir. Il est coûteux pour le psychisme humain de devoir s'adapter à un changement de vie quel qu'il soit», et certains «peuvent se retrouver désorientés.»

beaucoup plus répandu chez les catégories modestes et populaires», a été avivé par l'épreuve du Covid. Tant en raison des conditions du confinement (fin avril, 75 % des cadres disaient bien vivre cette expérience, contre 55 % des ouvriers et employés) que de son impact économique.

L'analyste se dit ainsi frappé du contexte «électrique» qui caractérise ces premières semaines de déconfinement. «La confrontation sociale est repartie quasiment instantanément!» Pour la sauvegarde de l'hôpital, contre les violences policières... Ni trêve sociale, ni «union sacrée», mais une France «extrêmement clivée poli-



Vlassia et son chien Jador au Panthéon le 8 mai. Bruno Levy/Divergence

tiquement», constate l'auteur de *L'Archipel français* (Seuil, 2019). «La peur et la défiance induites par l'épidémie s'inscrivent dans un pays qui n'était déjà pas tranquille», observe de son côté, Anne Muxel.

Installé au volant de sa «BOM», sa benne à ordures ménagères, Éric pourrait faire partie de ceux qui demandent des comptes. Lui n'a jamais été confiné, debout chaque jour à 4 heures du matin pour ramasser les déchets du centre-ville de Besançon (Doubs), y compris les dimanches. Exposé au virus, quand tant d'autres pouvaient travailler de chez eux. «Fallait bien y aller, c'est mon boulot, lâche l'homme de 54 ans. Ce virus, faut faire avec.»

Fonctionnaire, certain de garder son emploi, Éric pense d'abord aux autres, «aux chômeurs, aux copains qui ont des commerces», «aux jeunes». Sa fille de 21 ans, qui espérait une embauche à l'autisme, vient de perdre son emploi de formatrice en intérim. «On est quatre couples d'amis, avec chacun un enfant de cet âge-là. Les quatre sont au chômage, vous voyez», se désole le père de famille, qui voudrait que sa fille «puisse se projeter, construire sa vie»... «Quelle place fait-on à nos enfants?», lâche-t-il, comme lesté sous le poids de l'incertitude.

La crise mondiale est ainsi venue accentuer l'impression d'être «ballottés», «sans prise sur le monde», reprend Alain Mergier.

«Dans nos entretiens, la mondialisation est décrite comme une machine folle, qui tourne sur elle-même.» Éric acquiesce. «On se sent à la merci de tout, on n'est rien», résume-t-il avec ses mots. Pas facile, dans ce contexte, de se relancer dans la vie, d'autant que le passage d'un confinement strict à la «vraie» vie peut se révéler très déstabilisant.

Les psychiatres en témoignent. «Après avoir été enfermé pendant deux mois, cela ne va pas forcément de soi de ressortir, confirme la docteur Catherine Boiteux, cheffe de pôle à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris. Il est coûteux pour le psychisme humain de devoir s'adapter à un changement de vie quel qu'il soit», et certains «peuvent se retrouver désorientés.»

Sans surprise, le rapport à la «proximité» a donc tendance à se renforcer, remarque Alain Mergier, «un domaine où l'on a pris sur les choses». Le sociologue évoque aussi bien le regain des circuits courts que les gestes de solidarité.

De son côté, le Crédoc relève l'aspiration de beaucoup «à ralentir le rythme frénétique de nos vies contemporaines» (lire les repères). «Nous, maintenant, on se dit : un petit bonheur par jour», sourit Annie. Le dernier fut une longue marche sur la plage, à sentir la douceur du sable sous ses pieds. En s'imaginant déjà au cœur de l'été, avec Gaëlle et Manon à ses côtés.

Marine Lamoureux
(avec Emmanuelle Lucas)

ou d'ailleurs

New York revit dans ses rues

— Que ce soit pour manifester, boire un verre ou maintenant dîner, les New-Yorkais se réapproprient des rues récemment désertes.

New York
De notre correspondant

Alice Mangan, une enseignante new-yorkaise à la retraite, a le visage presque entièrement masqué. Cette septuagénaire fait partie des populations à risque face au Covid-19. Pourtant, elle manifestait contre le racisme dimanche 21 juin à Manhattan avec des centaines d'autres personnes, près d'un mois après la mort de George Floyd, ce Noir tué par un policier blanc à Minneapolis. Rues vides, commerces fermés : autour d'elle, le décor est encore scarifié par le virus. «D'un coup, observe Alice Mangan, on est passé de ville morte à ville dans la rue.»

Entre manifestations quotidiennes et menace omniprésente du virus, New York offre un visage schizophrène. Malgré ce télescopage déconcertant, «l'épicentre de l'épicentre» de la pandémie (plus de 17 500 morts au 21 juin) aux États-Unis est bel et bien sur le retour. Avec les beaux jours, les pique-niqueurs investissent parcs et plages. Les cyclistes prennent d'assaut les pistes cyclables. Actes de fête ou de provocation contre la police, des feux d'artifice sont tirés en toute illégalité jusqu'au petit matin. Aux abords des bars, convertis de force à la vente à emporter, on se regroupe spontanément entre amis.

La municipalité a autorisé l'installation de tables sur les trottoirs, parkings et rues fermées à la circulation.

«On se croirait à Paris», s'amuse Bruno Portais, un Français de la ville. Depuis le lundi 22 juin, les rues s'animent encore un peu plus. La ville est entrée dans la phase 2 de son déconfinement, synonyme, pour les restaurateurs, d'ouverture des terrasses. En temps normal, la licence pour utiliser le trottoir est très coûteuse et difficile à obtenir dans une ville aux rues encombrées. Et la consommation d'alcool est interdite dans la rue à New York. Avec le Covid, la municipalité



a décidé de faciliter le processus et autorise l'installation de tables sur les trottoirs, les parkings et les rues fermées à la circulation. La ville espère ainsi sauver 45 000 emplois et 5 000 restaurants. Les grandes attractions (musées, Broadway, sites touristiques...) sont encore fermées, mais les hôtels voient les clients revenir. «Le taux d'occupation est au-delà de nos attentes. La reprise va être lente, mais la demande continue à grandir», espère Manuel Martinez, le manager du Mark, un hôtel de luxe de Manhattan. Avec les frontières toujours fermées aux touristes étrangers, il accueille surtout des locaux désireux de se changer les idées. «Ils sont restés enfermés pendant trois mois et veulent s'offrir une expérience différente.»

Mais le virus a beau avoir reculé, la ville en gardera des séquelles. La densité de la population, qui fait la force et la magie de New York, s'est retournée contre elle pendant la pandémie. Avec au moins un cinquième de la population infectée, tout le monde connaît, directement ou indirectement, un malade ou un mort. Entre le 1^{er} mars et le 1^{er} mai, 5 % de la population a quitté New York, surtout les résidents de quartiers aisés. La Grosse Pomme avait déjà perdu 53 000 habitants en 2019, en raison notamment des loyers prohibitifs. «Beaucoup de personnes sont parties pour de bon. Pour elles, la crise a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase», résume Vanessa Pacini, propriétaire du café Ange noir à Bushwick, le quartier branché et artistique de Brooklyn. «Ça sera long et difficile, mais New York va se relever.» Vivant dans les Rockaways, une presqu'île au sud de la ville, Sabastian Hajrovic, 21 ans, n'a lui pas l'intention de partir. Au contraire, ce diplômé en sciences biomédicales envisage de se lancer en politique. Et il n'y aurait jamais songé sans le Covid-19. «C'est important pour les scientifiques, les médecins, les chirurgiens, d'être élus et d'être dans des positions où ils peuvent prendre des décisions, utiliser leur sens critique, dit-il. Nous le devons à la société.»

Alexis Buisson